

épik

GUILLAUME GUÉRAUD

# VORAGE



ROUERGUE

## **Présentation**

Elle commence par dévorer de petits organismes sans que personne ne s'en aperçoive. Puis des rats, des chats, des chiens. Avant de s'attaquer aux enfants. Et aux adultes. Elle est invisible, inaudible, impalpable. Mais tout le monde la surnomme « la Bête ». Elle est vorace. Et elle engloutit les gens sans laisser de traces.

Léo, un adolescent sans parents et sans domicile, qui traîne avec son chien dans les rues de Paris, a la capacité de la repérer. Il distingue une espèce de masse floue qui traverse les matières. Le nombre de victimes grimpe en flèche dès que Léo rencontre Cosmina. Une fille aussi perdue que lui. Tous les deux se collent l'un à l'autre pour échapper aux mâchoires de la Bête.

## Du même auteur au Rouergue

### Livres jeunesse

*Cité Nique-le-Ciel* – 1998, roman doado.

*Chassé croisé* – 1999, roman doado.

*Les chiens écrasés* – 1999, roman doado.

*Coup de sabre* – 2000, roman doado.

*Apache* – 2002, roman doado.

*Arrête ton cinéma* – 2003, Zig Zag (ill. Henri Meunier).

*Arc-en-fiel* – 2004, album (ill. Goele Dewanckel).

*Couscous clan* – 2004, roman doado.

*Ma rue* – 2004, album (ill. Anne Von Karstedt).

*Manga* – 2005, roman doado.

*Je mourrai pas gibier* – 2006, roman doado noir.

*La brigade de l'œil* – 2007, roman doado noir.

*Raspoutine* – 2008, album (ill. Marc Daniau).

*Le Contour de toutes les peurs* – 2008, roman doado noir.

*Déroute sauvage* – 2009, roman doado noir.

*Sans la télé* – 2010, roman doado.

*Anka* – 2012, roman doado.

*Je sauve le monde dès que je m'ennuie* – 2012, roman zig zag (ill. Martin Romero).

*Safari dans le lavabo* – 2013, album (ill. Héléne Georges).

*Plus de morts que de vivants* – 2015, roman doado noir.

*Ma grand-mère est une terreur* – 2017, roman dacodac.

*Captain Mexico* – 2018, roman dacodac.

*La face cachée du prince charmant* – 2019, album (ill. Henri Meunier).

### Littérature générale

*Dernier western* – 2001, la brune.

*Baignade surveillée* – 2014, la brune.

*Shots* – 2016, la brune.

*Les héroïnes de cinéma sont plus courageuses que moi* – 2018, la brune.

*Occitanie Livre & Lecture a accompagné l'auteur de ce roman  
par une bourse d'écriture (financement Région Occitanie et DRAC Occitanie).*

épik

**Guillaume Guéraud**  
**VORACE**

*merci à*

*Edgar Alan Poe, Karl Marx, Georges Méliès,*

*La Grande peur dans la montagne de Charles-Ferdinand Ramuz,*

*Godzilla d'Ishir Honda,*

*L'Œuf du serpent d'Ingmar Bergman,*

*Les Enfants des ténèbres et les Anges de la rue de Jean-Patrick Capdevielle,*

*Alien de Ridley Scott,*

*The Thing de John Carpenter,*

*La Misère du monde de Pierre Bourdieu,*

*The Host de Bong Joon-ho.*

## chapitre 1

*Ce qu'elle a dévoré en premier, personne ne le sait.*

*Des micro-organismes, probablement. Des amibes ou des bactéries. Avant de s'attaquer à des parasites tels que les acariens, les poux, les puces.*

*Puis des moustiques. Puis des mouches et des araignées. Puis des cafards.*

*À moins qu'elle n'ait commencé par se nourrir de plancton, car elle pourrait avoir une origine aquatique, selon ceux qui la prennent pour Godzilla.*

*Au conditionnel, évidemment, car tout ça ne reste que des suppositions. Personne n'a pu rapporter de preuve tangible concernant le plancton. Et si des moustiques et des cafards ont disparu, dans un quartier de Paris ou ailleurs, personne ne s'en est plaint et personne ne l'a signalé.*

*Elle ne s'est pourtant pas contentée d'insectes. Son régime alimentaire se serait rapidement diversifié. Au fur et à mesure de sa croissance, suivant un comportement propre au règne animal, même si rien ne permet de savoir à quelle espèce elle appartient.*

*Tout porte à croire qu'elle aurait chassé des proies de plus en plus grosses. Des souris. Ou des pigeons. Et des rats.*

*La brusque disparition des rats, constatée dans le quartier de la Folie-Méricourt puis le long du canal Saint-Martin pendant quelques semaines, n'a pas inquiété grand monde. Seules les autorités sanitaires s'en sont préoccupées. Un rapport daté du 1er août signale : « Les rats ont déserté les rives du canal Saint-Martin. Certainement pour migrer dans les quartiers adjacents. Les analyses de l'air, de l'eau, de la faune et de la flore, dans les rues et dans les égouts, ne révèlent pas de facteurs expliquant cette migration. »*

*Aucune ligne de ce rapport n'émet l'hypothèse d'un éventuel prédateur. Rien ne permettait peut-être de l'envisager. Les rongeurs sont d'ailleurs peu à peu revenus vers le canal. « Sans aucun changement notable » ont précisé de nouvelles analyses. Et sans inquiéter personne.*

*On ne pouvait pas encore imaginer. C'était impossible. Même dans nos plus épouvantables fantasmagories. C'était trop tôt. Même si tout laissait déjà craindre le pire, de la pollution au réchauffement climatique en passant par les centrales nucléaires, les catastrophes étaient envisageables. Mais pas ça. On ne pouvait pas soupçonner son existence avant de voir le sang couler.*

Léo avait l'habitude de faire la manche au bord du bassin de la Villette. Devant le cinéma MK2. L'après-midi ou en soirée. Ça dépendait de son humeur et du climat. Il avait testé d'autres coins, dans différents quartiers de Paris, mais c'était ici qu'il préférait s'installer. Les gens qui allaient au cinéma lui semblaient moins venimeux que les autres. Et le large auvent du bâtiment lui permettait de s'abriter en cas de pluie.

Il était toujours accompagné de son chien, Tchekhov, un bâtard qu'il avait récupéré dans le Roussillon juste avant de monter à Paris. Depuis le printemps où il avait fait la cueillette des cerises pour gagner quelques ronds. Quand il avait décidé de se tirer et de tout lâcher. Les foyers, la ville pourrie où il avait grandi, le lycée et tout le tremblement. En route vers la liberté, l'aventure, les galères. À commencer par les cerises.

La cueillette des cerises, il croyait que c'était un boulot facile, à sucer des noyaux sous les arbres. Sauf qu'il se trompait. Il avait surtout récolté des égratignures et des courbatures.



Le chien errait dans la grande propriété du maraîcher, là-bas, pendant que les saisonniers trimaient et que le soleil cognait même à travers les branches des cerisiers. Personne ne pouvait l'approcher. Il quémandait parfois de quoi manger en courbant l'échine. Craintif. Avec ces foutus yeux suppliants qu'ont parfois les chiens de la campagne.

Des voisins du domaine disaient qu'il était issu de l'accouplement d'un boxer et d'un fox-terrier. Que ses maîtres l'avaient abandonné. Qu'il devait avoir trois ans. Impossible à vérifier car il ne portait pas de tatouage.

Seul Léo avait réussi à le caresser. À force de ruses pour gagner sa confiance. Se mettant à quatre pattes, agitant un bout de gras entre ses doigts, imitant son regard plaintif et allant jusqu'à se rouler par terre. Il avait su y faire car le chien ne l'avait plus quitté d'une semelle après ça. À croire qu'un chien errant ne pouvait s'entendre qu'avec ce qu'on appelle un « jeune en errance ».

– T'es plus doué pour apprivoiser les animaux que les cerises ! avait commenté le maraîcher.

– Comment il s'appelle ? lui avait demandé Léo.

– J'en sais rien. Moi je l'appelle Tchekhov. Parce que ça fait des jours qu'il traîne dans la cerisaie.

Léo n'avait pas compris :

– *Shake off* ? C'est de l'anglais ?

– Non. Tchekhov. Le dramaturge russe qui a écrit *La Cerisaie*.

Ça n'évoquait rien pour Léo, il n'avait jamais lu un livre en entier, mais il avait continué à l'appeler comme ça. Tchekhov ressemblait vaguement au chien

de *La Belle et le Clochard* qu'il avait pu voir quand il était petit. En moins fier. Et plus farouche.

Léo avait vite pris la décision de l'adopter. Parce que vivre dehors nécessitait un animal de compagnie. Pour ne pas se sentir seul. Se protéger. Se réchauffer. Parler et éviter de devenir fou.

Il avait utilisé presque toute sa paye de la cueillette pour le faire vacciner et tatouer chez un vétérinaire à Perpignan. On lui avait dit que les flics ne rigolaient pas avec les chiens des mecs à la rue. Alors valait mieux faire gaffe.

Léo était monté avec Tchekhov dans le train pour Paris sans prendre de billet. Début juillet. Un sac à dos pour seul bagage. Dans lequel il avait fourré des vêtements de rechange, un duvet, sa trousse de toilette. Ça pesait pas lourd.

Il avait souri en tendant sa carte d'identité au contrôleur qui le verbalisait. Rien à foutre. L'amende atterrirait au foyer. Il avait encore ses papiers à ce moment-là. Il ne s'en est débarrassé que plus tard, contre un peu d'argent, auprès d'un trafiquant dans le 20<sup>e</sup> arrondissement.

Tchekhov avait tremblé tout du long dans le train. Comme si c'était la première fois qu'il voyageait là-dedans. Ou à cause du vieux morceau de corde que Léo lui avait passé au cou en guise de laisse. Mais il avait depuis pris l'habitude. La corde ne le dérangeait plus. Et il empruntait désormais le métro sans frissonner.

C'était un chien affectueux qui séduisait tout le monde. Avec sa bonne tête espiègle, son gros mufle tendre, ses moustaches en broussaille. Les passants n'hésitaient jamais à le caresser. Il se laissait faire, de bonne

humeur, Paris lui avait définitivement ôté son comportement craintif. On aurait dit qu'il était tout le temps en train de se marrer.

Il ne grognait que lorsqu'il sentait le danger. À l'approche d'un chien menaçant, par exemple, ou des mecs cherchant les embrouilles. Il savait les repérer de loin. Alors que Léo ne l'avait jamais dressé pour ça. Tchekhov poussait des grognements terribles dans ces cas-là, des grognements sourds, qui semblaient surgir aussi bien des profondeurs de sa gorge que des entrailles de la Terre, avant de se muer en grognements de véritable bête sauvage, froissant les tympanes et fissurant les murs, des grognements terrifiants inattendus pour un animal de sa taille, on pouvait les confondre avec ceux d'un fauve cruel ou d'une épouvantable créature malveillante, des grognements féroces qui, alliés à ses babines retroussées et ses crocs scintillants, intimidaient tous les agresseurs potentiels.

C'était arrivé deux ou trois fois. Notamment un après-midi près de la gare du Nord. Face à des branleurs qui avaient tenté de racketter Léo. Ils étaient quatre. Tchekhov avait commencé à grogner avant même de les voir. Un grondement d'abord, plus qu'un grognement, pareil au bruit des lignes haute tension. Ils étaient apparus quelques secondes plus tard. Rien que du mépris et de l'agressivité dans leur attitude. Ils voulaient du fric ou de l'herbe et avaient encerclé Léo en gardant une distance raisonnable car les grognements de Tchekhov étaient passés en surmultiplié. Pas un seul aboiement, juste le tonnerre de ses grognements, la foudre s'abattant sur un arbre, un déluge de blocs de granit sur le bitume, une

avalanche de wagons rouillés charriant le chaos à travers la ville entière. Il aurait pu aisément arracher le bras de Léo qui le retenait par la corde s'il avait tiré dessus avec la force équivalente à ses grognements. Mais il n'avait pas bougé. Sauf quand l'un des mecs, du genre gringalet qui se la jouait tête brulée, avait fait un pas de trop. Tchekhov avait simplement bondi, tendant la corde et le bras de Léo au millimètre près, pour planter ses crocs dans la jambe de ce guignol. Au niveau du genou. Un quart de seconde. Pas de sang. Juste un cri. Inaudible sous les grognements de Tchekhov. Le mec à la renverse. Son visage déformé par la douleur. Les crocs avaient dû briser la rotule ou disloquer les cartilages. Et toujours le tonnerre, la foudre ininterrompue, le charivari des wagons rouillés. Les quatre racailles avaient décampé à reculons en priant que la corde ne se brise pas.

Il y avait aussi eu ce vilain pit-bull, croisé un matin sur les quais de la Seine, sans maître, sans laisse ni muselière, aboyant à tout-va, ses yeux porcins injectés de sang, ses dents comme des poignards, la gueule écumant de bave. Visiblement prêt à déchiqueter tout ce qu'il pourrait saisir entre ses mâchoires. Il avait suffi à Tchekhov de retrousser les babines et de grogner sans bouger. Le pit-bull surexcité avait aussitôt fui, la queue basse, les pattes secouées par la peur. Tous les témoins qui avaient assisté à la scène étaient devenus aussi pâles que les nuages. N'osant plus caresser Tchekhov. Alors qu'ils s'amusaient avec lui une minute plus tôt.

Léo ne savait pas vraiment comment réagir dans ces situations. À la fois surpris et intimidé. Persuadé que

Tchekhov risquait de lui échapper. Il le flattait alors sous la gorge ou derrière les oreilles pour le calmer. Et Tchekhov lui lapait le menton. Il n'y avait plus rien à craindre. Seul le danger le métamorphosait.

Mais tous les deux ne mesuraient pas toujours le danger sur la même échelle.

Un étrange incident avait marqué Léo au cours du mois de juillet. À la nuit tombée, le long du canal Saint-Martin, pendant qu'il se baladait avec Tchekhov. Des couples s'enlaçaient, des jeunes buvaient un coup, des touristes s'attablaient en terrasse. Des rires et de la musique. Et soudain des rats. Une dizaine de rats qui se carapatèrent en couinant sur les berges du canal. Stupeur parmi les promeneurs.

Tchekhov n'avait pas moufté mais Léo avait écarquillé les yeux.

Et là – quelque chose. Dans les yeux de Léo – ou plutôt dans ce que suivaient les yeux de Léo. Quelque chose d'anormal – une vibration. Un tressautement – comme une image cryptée sur un écran. Du flou – le temps d'un souffle. Entre deux rats qui détalaiement sur les pavés – l'air sembla se durcir jusqu'à former d'infimes cristaux transparents. Un mirage fugace – fracturant l'espace et le temps. Et – les deux rats avaient brusquement disparu. Brusquement – et totalement. Évaporés – ou effacés par un improbable coup de gomme.

Léo s'était frotté les yeux. Les gens présents avaient vu la colonie de rats débouler, les gens avaient sursauté, tous impressionnés. Mais seul Léo semblait avoir vu les deux rats disparaître, le mirage passager qui les avait engloutis, la trouble et éphémère distorsion des dimensions.

Et Léo avait senti le danger.

Pas Tchekhov.

Tchekhov s'était juste arrêté. La patte avant gauche en suspension dix centimètres au-dessus du sol. Les sourcils froncés. La truffe tendue vers le canal. Parfaitement immobile. Hésitant. Évaluant ce qui se passait. Sans parvenir à le savoir. Mais sans grogner.

Peut-être que Léo avait fumé trop d'herbe. Peut-être que son cerveau lui jouait des tours. Peut-être que les nuits qu'il passait dehors et le manque de sommeil le faisaient halluciner.

Il ne pouvait pas encore se douter qu'il était le témoin d'un phénomène qui se reproduirait. Et qu'il le reverrait avec la certitude d'assister à un véritable danger.

## chapitre 2

*Les premiers signes d'inquiétude sont apparus lorsque les chats ont disparu. Autour du bassin de la Villette. Aussi bien des chats errants que des chats domestiques. Sans raison ni logique. Un chat qui se fait la malle, rien d'inhabituel, mais une soixantaine en deux semaines dans le même périmètre, ça soulève des questions.*

*Des histoires invraisemblables circulaient. On racontait qu'une portée de trois chatons avait disparu au quinzième étage d'un immeuble, rue de Flandre, dans un appartement dont toutes les portes et les fenêtres étaient fermées. Un gamin aurait vu son chat siamois se faire avaler par une boîte de croquettes. Et une vieille dame assurait qu'une bourrasque avait dévoré le sien pendant qu'elle le caressait.*

*Les habitants du quartier ont fait des recherches. En vain. Une patte arrachée aurait été trouvée dans la cage d'escalier d'un immeuble. Une touffe de poils angoras baignait soi-disant dans une flaque de sang sur un trottoir. Rien de sérieux.*

*Mais les médias se sont emballés. « Chacun cherche son chat » titrait avec humour Le Parisien le 21 août.*

Puis Paris Match le lendemain avec angoisse : « Entre les griffes du mystère ». Les journaux télévisés ont alors aussitôt enchaîné. Fidèles à leur goût coutumier pour la surenchère. Malgré le manque d'informations valables sur le sujet.

Et les rumeurs ont pris le relais. Se propageant comme la foudre. Sur la toile des réseaux sociaux. Une somme de haines venimeuses et de délires malveillants. Des immigrants roumains mangeraient les chats. À moins que ce ne soient des Somaliens. Ou bien un pervers qui les écorcherait lors de messes sataniques.

La police municipale de Paris a ratissé et surveillé le secteur de la Villette. Mais rien. Les disparitions inexplicables de félidés se sont même poursuivies aux Buttes-Chaumont courant septembre. Puis à Belleville. Avant de gagner le Père-Lachaise. Où un troublant fait divers a monopolisé toute l'attention et catalysé toutes les appréhensions.

Dans la nuit du 16 au 17 septembre, tous les animaux du magasin Poils et Plumes, situé avenue Gambetta, se seraient obscurément volatilisés. Quarante spécimens de chats, chiens, hamsters, canaris, perruches et perroquets. Volés. Ou dévorés. Ou évaporés. Sans trace d'effraction. Et sans la moindre piste.